

Nicolas Zeisler

Tigres
à la
dérive

Bouclard

*À Véro qui l'a fait
À Maya qui y est née
À Nani qui l'a quittée
À Julia qui l'a dans le sang*

«L'oiseau que l'on voit passer devant la fenêtre nous rappelle
la brièveté de la vie, mais c'est avant tout un oiseau
qui passe devant la fenêtre.»

Jim Harrison

«Les parents morts sont vite oubliés. Qui se rappellera
de moi dans dix ans, dans trente ans, dans mille ans...
sûrement personne.»

Un moine zen

Chapitre 1

Le chemin de Buenos Aires

VOILÀ BIENTÔT SIX mois que mon père est parti pour une destination inconnue. Un peu comme ma mère et moi qui avons quitté Paris pour rejoindre Eduardo, mon beau-père, à Buenos Aires. Parfois, je m'assois sur mon lit et je médite sur notre existence terrestre. Le résultat n'est pas brillant. J'ai beau me creuser la tête, je ne comprends rien à la vie et à la mort. Une phrase que mon père a prononcée sur son lit d'hôpital me revient en mémoire: «Chaque seconde nous rapproche un peu plus de notre mort.» Je suppose que les gens réagissent différemment devant un tel constat. Certains s'agitent comme des forcenés. D'autres ont un mal fou à s'extraire de sous leur couette. À dix ans, je fais indéniablement partie du second groupe.

Ma mère, Véra, bouddhiste bon teint, croit en la réincarnation:

— Ton père est peut-être déjà revenu parmi nous.

Ça me fait une belle jambe ! Si ce qu'elle dit est vrai, je n'ai aucune envie de le retrouver, réincarné en bébé. Je ne crois pas que ses babillements puissent m'être d'une aide quelconque.

Je n'ai pas assisté à son enterrement, Véra n'ayant pas souhaité m'« infliger ça ». Ce qui explique que cette mort me semble, encore aujourd'hui, enveloppée d'un voile irréel. À chaque fois que le téléphone sonne, je décroche avec l'infime espoir que ce sinistre canular prenne fin.

Quand j'évoque mes rapports problématiques avec cet appareil, Véra s'en remet à Jim Harrison, un écrivain américain pas étranger à la voie du Dharma :

— Parfois, le coup de fil qui n'arrive pas compte davantage que celui qu'on reçoit.

MON BEAU-PÈRE RESSEMBLE comme deux gouttes d'eau à l'Argentin de Carcassonne. Celui du Grand Jacques: « Beau, beau, beau et con à la fois. »

Sa vie se déroule au rythme de ses allers-retours entre l'Amérique et l'Europe. À intervalles réguliers, il déclare que l'herbe est plus verte ailleurs. Il n'a pas un rond mais les femmes payent. Sa sœur, en premier lieu, puis Véra.

Il a rejoint le Vieux Continent l'année de ses vingt-cinq ans. En bouclant ses valises, il a déclaré que ses compatriotes ne le reverraient plus, ni dans cette vie ni dans une autre. L'océan Atlantique ne serait pas de trop entre eux et lui. Cinq ans ont suffi pour le convaincre qu'on n'avait rien à leur envier, nous les Européens. Et puis au moins, dans son pays de naissance, on sait encore faire quelque chose de ses mains. Construire un four ou réparer une canalisation pétée, par exemple.

Quand il s'agit de décamper, Eduardo sait se montrer convaincant.

Il est parti sur-le-champ. On l'a rejoint trois mois plus tard, Véra et moi. Le temps de trouver un appartement et un boulot. Un plan imparable.

On a atterri à Buenos Aires en temps et en heure. Mais pas trace de logement ni de travail. Véra avait pourtant téléphoné toutes les semaines. Eduardo lui avait dit de ne pas s'en faire. Il s'occupait de tout. Le Nouveau Monde était prêt à nous accueillir à bras ouverts.

On a posé nos matelas dans le dojo d'un centre bouddhiste. On les replie tous les matins avant de débarrasser le plancher. Pour l'instant, c'est pas vraiment la vie de château, même si les bouddhistes sont ravis de partager avec nous le peu qu'ils possèdent : du temps et de l'espace. Ils se donnent des airs de Japonais avec leur boule à zéro et leur kimono fait maison mais on dirait plutôt une clique de taulards repentis. Ce qui, pour certains d'entre eux, n'est pas si éloigné de la réalité.

Pour le confort bourgeois, on repassera. Cela dit, cette arrivée improvisée à Buenos Aires, c'est un peu comme si la lumière se rallumait. Notre dernière année en France a été particulièrement douloureuse. La Faucheuse a frappé deux fois. Un coup mon grand-père. Un coup mon père. Dans cet ordre et à quelques mois d'intervalle. Selon un ami de la famille, la nature avait été respectée :

— Maigre consolation mais c'est mieux que rien.

— Dis plutôt que les merdes volent en escadrille, avait rétorqué Véra.

Mon père, qui avait été victime de l'apparition soudaine d'Eduardo quelques mois plus tôt, s'était chargé de nous apprendre la première mort. Un coup de fil lugubre qui nous avait fait beaucoup de peine. Logiquement, il n'était plus là pour la suite. Son ex-femme avait hérité de cette tâche pénible. Elle avait consulté Eduardo qui s'était révélé à court d'inspiration.

— Être parent, c'est un boulot pas possible, avait-il observé avant de battre en retraite.

Les mots n'étant pas son fort, Véra avait dessiné les deux disparus, en paix, dans un ciel étoilé.

— Ils sont ensemble maintenant.

Elle m'avait serré fort dans ses bras puis elle s'était retirée avec délicatesse.

Et voilà, débrouille-toi avec ça.

Le lendemain, le soleil s'était levé. La vie avait repris ses droits. Le décès d'un être aimé a beau vous tomber dessus comme un coup de tonnerre, vous apprenez à vivre avec. La douleur de la disparition resurgit par intermittence et, à chaque fois, vous souffrez un bon coup. Cela peut durer des années voire toute la vie. Les premiers mois sont les plus désagréables, les regards larmoyants et les déclarations maladroitement vous renvoyant sans cesse à vos grandes marées. À l'époque, malgré les bonnes intentions, les mots nous semblaient inutiles et ridicules, constamment à côté de la plaque.

Il aurait fallu inventer un signe. Les gens bien intentionnés n'auraient qu'à frôler la pointe de leur nez en guise de condoléances. Ils seraient heureux de se soulager tout

en ménageant notre peine. On se toucherait le pif en esquissant un léger sourire, voilà tout. Et puis on passerait à autre chose. Le temps ferait son affaire. Le fardeau s'allégerait d'autant.

Nos premiers jours en Argentine ont été d'une extraordinaire légèreté. La fin de ce deuil visqueux qui nous collait aux basques. Aucun silence pesant ne venait s'immiscer dans nos conversations avec les vieux amis d'Eduardo ou les adeptes de la voie du Bouddha. D'ailleurs on n'en parlait même pas, trop occupés à commenter la nouvelle saison de football qui s'annonçait riche en jeunes talents dont on pouvait espérer de chacun d'eux qu'il grandisse, progresse et prenne dignement la suite de Diego Maradona.